

### **La révolte: Jack Henry Abbott (1944-2002) et George Jackson (1941-1971)**

Malgré les différences dans leur vision de la prison et de l'emprisonnement, les auteurs présentés dans les deux premières fiches de lecture ont un point en commun : ils ne remettent directement en question ni la prison ni la société. Tout en jetant un regard critique et désabusé sur la situation des classes défavorisées, Jack London et Chester Himes sont des « bagarreurs » dans le bon sens du terme, pour lesquels la pauvreté représente un défi, non une malédiction. Individualistes jusqu'à l'excès, ils mènent leur lutte pour s'extraire de la masse et pour échapper aux contraintes sociales ou institutionnelles qui risquent de les broyer. La société, l'humanité, représentent pour eux une donnée, au même titre que la nature : il ne s'agit pas de les changer, mais de savoir en maîtriser les pièges.

Il en va tout autrement chez Jack Henry Abbott et George Jackson, dont les écrits témoignent d'un sentiment de révolte exacerbée contre un ordre social qu'ils condamnent de fond en comble. Tous les deux coupables de crimes de violence, ils choisissent de se battre contre la prison au lieu de s'y adapter, au prix de plusieurs années en isolement. Sans aucune formation scolaire au moment d'entrer en pénitencier, ils utilisent l'enfermement pour parfaire leur culture et se familiariser avec les textes qui nourrissent et légitiment leur révolte. De façon épidermique chez Abbott, sous une forme plus réfléchie chez Jackson, leur discours prend prétexte de l'enfer de la prison pour prôner la destruction pure et simple d'une société capitaliste et raciste, perçue comme la source de tous les maux. La condamnation et la privation de la liberté dont ils font l'objet apparaissent ainsi dans leurs écrits comme une manifestation à la fois symbolique et réelle des conflits entre blancs et noirs, privilégiés et démunis, intégrés et exclus. Victimes d'une justice de classe et de race, Abbott et en moindre mesure Jackson, occultent les délits qu'ils ont commis derrière les

rideaux d'une société qui non seulement les a condamnés injustement, mais doit surtout être considérée comme la source première de toute criminalité.

Issus des mouvements contestataires des années 60-70, ces thèmes se retrouvent par ailleurs dans les innombrables publications qui, aux Etats-Unis comme en Europe, ont fait des conditions de vie des prisonniers un paradigme de critique sociale.<sup>1</sup>

### **1. Jack Henry Abbott: l'enfer de la prison**

Né dans une petite ville du Michigan, fils d'un soldat américain et d'une mère chinoise, Jack Henry Abbott a passé la plupart de son enfance dans des institutions de prise en charge<sup>2</sup>. Après le divorce de ses parents, il est tout d'abord placé dans des familles d'accueil, desquelles il s'enfuit régulièrement. C'est ensuite l'internement dans des maisons d'éducation, notamment dans la *State Industrial School for Boys*, pour « *vandalistic juvenile behavior* ». <sup>3</sup> À cause de son intolérance pour toute forme de discipline, il doit subir des punitions à répétition, y compris des séjours plus ou moins longs au cachot. C'est de cette époque que date son intérêt pour la littérature « sérieuse » et son goût de savoir. À peine scolarisé (il n'a pas achevé la sixième primaire), il dit avoir passé sa vie à essayer de surpasser son ignorance.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Cf. Serge Livrozet, *De la prison à la révolte*, Paris, Mercure de France, 1973; Actes, *Cahiers d'action juridique, Délinquances et ordre*, Paris, Maspéro, 1978; Tilmann Moser, *Gespräche mit Eingeschlossenen*, Frankfurt, Suhrkamp, 1969; Kurt Kreiler (Hrsg.), *Innenwelt. Verständigungstexte von Strafgefangenen*, Frankfurt, Suhrkamp, 1979; Mike Fitzgerald, *Prisoners in Revolt*, New York, Penguin, 1977; Malcolm X, *The Autobiography*, New York, Ballantine Books, 1964;

<sup>2</sup> Les quelques données biographiques présentées ici se basent sur une lettre reproduite dans le deuxième livre de Jack Abbott *My Return*, New York, Prometheus Books, 1987 (Epistle to Paul, S. 180-196).

<sup>3</sup> J.H. Abbott, *My Return*, p. 185

<sup>4</sup> J.H. Abbott, *op. cit.*, p. 188

Libéré de la maison d'éducation à 18 ans, Abbott est condamné pour avoir mis en circulation des chèques sans provision et incarcéré au pénitencier d'état de l'Utah. Pendant son séjour derrière les barreaux, il tue un détenu au cours d'une bagarre, ce qui lui vaut une condamnation à 23 ans de prison. Abbott a toujours considéré cette condamnation comme une injustice, affirmant qu'il s'agissait en réalité non d'un acte prémédité, mais d'un accident.<sup>5</sup> Une évasion suivie d'un braquage de banque fera augmenter sa peine de 19 ans. Ces six semaines de cavale représentent en fait le seul contact de Abbott adulte avec le monde extérieur. Toujours rebelle à toute forme de discipline, il passe la plupart de son temps en isolement et en profite pour parfaire ses connaissances dans les domaines les plus divers. Parmi ses lectures : Niels Bohr, Bertrand Russell, Hannah Arendt et surtout Karl Marx. En 1977, il entre en contact avec l'écrivain Norman Mailer, auteur de *The Executioner's Song*,<sup>6</sup> qui lui conseille de mettre par écrit son expérience de l'enfermement. Il s'en suit un échange de lettres, dans lesquelles Abbott fait part à l'écrivain non seulement de son vécu de détenu, mais aussi de ses idées sur la société américaine, de ses lectures, de ses aspirations. Ces lettres, publiées en 1981 sur le titre de « In the Belly of the Beast », rencontrent un succès remarquable et déclenchent un mouvement de solidarité qui aboutira au transfert de Jack en semi-liberté. Six semaines après sa sortie du pénitencier, Abbott se dispute avec un jeune garçon de café qui décède au cours de la bagarre. Condamné à 15 ans de prison pour homicide involontaire, Abbott est incarcéré au pénitencier de Wende, où il rédige un deuxième livre (« *My Return* »),<sup>7</sup> une réfutation assez maladroite des accusations

---

<sup>5</sup> Laut Abbott, handelte sich dabei um einen Unfall. Naomi Zack, die Ko-autorin von *My Return* schreibt dazu: « In prison, he was convicted of assault by convict without malice afterthought. ... Abbott was factually convicted of possession of a weapon in prison. He was acquitted, on the basis of self-defense, of the charge of murder of one of the two men involved in a prison altercation with him when he was twenty-one (January 1966) » (S. 112).

<sup>6</sup> Ouvrage sur la vie de Gary Gilmore, condamné à mort et exécuté en 1977 (Trad. en français: *Le chant du bourreau*, Paris, Laffont, 2008).

<sup>7</sup> Jack Henry Abbott, *My Return*, New York, Prometheus Books, 1987.

portées contre lui. Il se proclame innocent et victime de ceux qui n'ont pas su digérer ses critiques au système pénitentiaire et au capitalisme débridé en vogue aux États-Unis. Mais ses déboires n'intéressent désormais plus personne, les hommes de culture qui l'avaient porté aux étoiles quelques mois auparavant le laissent à son destin. Jack Abbott se pendra dans sa cellule en 2002.

À la fois essai et autobiographie, *In the Belly of the Beast* témoigne de l'itinéraire intellectuel suivi par l'auteur pendant son emprisonnement, au cours duquel (et grâce auquel) il acquiert entre autres les connaissances nécessaires à une analyse de l'univers carcéral allant au-delà de la souffrance individuelle. Il est question bien entendu de son vécu de détenu rebelle, mais aussi et surtout des mécanismes qui, selon Abbott, font du pénitencier une machine à broyer des humains. Le quotidien de la prison, ses aspects à la fois banals et exotiques dans leur brutalité, dont nous parlent la plupart des écrits autobiographiques, ne l'intéressent pas. Au lieu de se perdre dans l'anecdote, il développe d'emblée son discours avec une franc-parler qui, au premier abord, peut rebuter le lecteur. Sur le banc des accusés : l'institution carcérale et la société américaine.

En ce qui concerne la première, Abbott ne nous apprend toutefois rien de nouveau. Sa critique de la prison, un enfer créé par les hommes pour les hommes, ne fait que reprendre les arguments, maintes fois ressassés, qui, dans les années 70, ont eu comme cible la justice et le système pénitentiaire : il est ainsi question de la barbarie du cachot, de l'arbitraire qui régit le comportement des gardiens, de la prison qui produit la récidive, de la dignité humaine bafouée, du régime carcéral comme instrument manipulé par la classe au pouvoir. Dans cet ordre d'idées, les détenus deviennent les victimes de processus sociaux, dont le but consisterait essentiellement à briser des individus. Ce n'est qu'après avoir posé ce scénario que Abbott se met à nu et dévoile avec une méticulosité de

scientifique les étapes de son chemin de croix et les blessures qu'on lui a infligées.

Selon lui, les effets dévastateurs de la prison ne peuvent être évités ni par l'adaptation, ni par la résistance. Certes, il est possible de résister tant bien que mal à la pression exercée par les gardiens et par les détenus en s'endurcissant et en faisant l'économie de tout sentiment, mais seulement si on est prêt à se débarrasser de sa propre identité :

*"So we can hold up like good soldiers and harden ourselves in prison. But if you do that for too long, you lose yourself [...] That is how prison is tearing me up inside. It hurts every day. Everyday takes me further from my life" (S. 4-5).*

L'endurcissement selon Abbott est une arme à double tranchant. Si d'un côté il permet au détenu, tout au moins à courte échéance, d'acquérir la force nécessaire pour faire face aux dangers de l'environnement carcéral, il affaiblit son sens de la réalité et nourrit sa colère, son agressivité, sa paranoïa. Il en résulte un mélange paradoxal de force et de faiblesse :

*"I'm weakened in fact, I'm tenuous, shy, introspective, and suspicious of everyone" (S. 42).*

*"I have become a stranger to my needs and desires [...] It is not that I am weak in those areas, but rather it demonstrates the immensity of the power, the greatness of the forces that are brought to bear to change men..." (S. 23).*

C'est à ce niveau que la force destructrice du pénitencier se manifeste et agit: elle fait du détenu une personne aliénée de son identité. Abbott dépeint la prison

comme un lieu « de déchéance morale, psychique et physique »<sup>8</sup>, dont l'impact est d'autant plus catastrophique qu'il échappe à la conscience de ceux sur qui il s'exerce :

*"This [the prison] is a cynical experience of life so dangerous, it changes you so that you don't even notice the change in yourself. In five or ten years, it's a way of life" (121).*

L'adaptation ne constitue pas une solution pour survivre à la prison, elle en est plutôt un effet qui rend manifeste la destruction de l'individu. En reprenant la thèse bien connue de la « **prisonisation** », Abbott voit dans l'adaptation passive à la privation de la liberté un obstacle majeur sur la voie du retour dans la société :

*"Almost everyone of them feels relieved to be back. They need shaves and showers; they are gaunt, starved-looking when they come in from the outside. Within a week they are rosy-cheeked, starched-and-pressed, talking to everyone. Laughing a lot. They fit in prison. This is where they belong" (119).*

Comme nous l'avons souligné au début de cette présentation, Abbott ne fait pas partie des détenus qui, pour survivre, se plient de bon gré à l'ordre carcéral, sans s'apercevoir que ceci faisant ils en deviennent une partie. Dès son premier internement, Abbott se révolte, se bat, se débat, refuse toute manifestation d'autorité, choisit le chemin de la souffrance, dont il décrit les étapes avec une minutie qui laisse pantois. Les horreurs qu'il étale devant le lecteur dépassent l'entendement et, comme toutes les horreurs, laissent parfois douter de la crédibilité de celui qui les relate. Mais le langage utilisé par Abbott nous force à plonger dans son jeu – vrai ou faux qu'il soit – et à le suivre dans son

---

<sup>8</sup> S. 111

cheminement : dans la cellule d'isolement, menotté et souffrant de claustrophobie ; dans la noirceur nauséabonde d'une « *black-out cell* » ; privé d'eau et tout nu dans des « *strip cells* » ; mis en cachot et soumis pendant des mois à une « *starvation diet* » ; aspergé de gas lacrymogène dans une cellule étanche ; bourré de médicaments abrutissants ; observation psychologique à la limite de la torture. Tout cela, bien entendu, à répétition et sur des laps de temps prolongés. Abbott tient bon, il ne peut pas autrement, il répond à chaque coup :

*"I cannot adjust to daily life in prison. For almost twenty years this has been true. I have never gone a month in prison without incurring disciplinary action for violating rules." (S. 14).*

Sa résistance et l'acharnement des gardiens génèrent et alimentent ainsi une spirale de violence, qui n'est pas sans rappeler celle décrite par Jack London dans *The Star Rover*. Le détenu s'insurge contre l'arbitraire de l'ordre carcéral et suscite la réaction du personnel qui lui inflige une mesure disciplinaire. Au lieu de le dompter, celle-ci, perçue comme une injustice venant s'ajouter aux autres, ne fait que nourrir le sentiment de révolte et incite le détenu à des actes de violence et d'insubordination, à quoi les gardiens ripostent par d'autres exactions. Les raisons profondes de ce type de relation sado-masochiste entre détenus et gardiens, chacun les cherchera où il voudra. Jack Abbott, lui, n'a pas le moindre doute à cet égard. C'est les gardiens, les « pigs », qui entretiennent délibérément la spirale de la violence dans les pénitenciers, en traitant les détenus comme du bétail et en utilisant à tout moment la force de façon arbitraire et disproportionnée. Pourvus d'un pouvoir absolu sur les prisonniers, ils sont, d'après Abbott, l'incarnation du mal :

*« The truth is that there is such a thing as a relentless enemy in human society that requires eradication and cannot ever be reconciled with human society : the policeman mentality ». (p. 61)*

Mais ceci ne représente que le premier cercle de l'enfer, le deuxième étant celui de la violence, tout aussi omniprésente et destructrice, des détenus entre eux. Dans un climat de tension perpétuelle, exposés à tout moment au regard des autres comme des animaux dans un jardin zoologique, les détenus sont prisonniers d'une culture, où le recours à la violence est le seul moyen pour se créer des espaces de liberté, si exigus soient-ils, et pour se faire respecter par autrui. La dignité du détenu, nous dit Abbott, passe par le meurtre :

*„All the violence in prison is geared for murder, nothing else. You can't have someone with ill feelings for you walking around. He could drop a knife in you any day... You're killing someone in order to live respectably in prison“ (S. 75).*

Ceux qui ne se plient pas à cette règle et mettent la survie biologique devant la survie de leur identité deviennent des loques à la merci de tout un chacun. Dans le jargon carcéral, ils ne sont plus considérés comme des hommes au vrai sens du terme, mais comme des « punk », des ombres de leur identité qu'ils ont choisi d'abandonner pour sauver leur peau. Bien entendu, un tel code et la place proéminente qu'occupe la violence ne viennent pas de nulle part. Si la prison en favorise l'éclosion et réunit les conditions favorables pour leur mise en œuvre, ils ne font qu'hériter d'une mentalité que les détenus ont développée auparavant dans leur milieu de vie. Et Jack Abbott, de son propre aveu, n'y fait pas exception. La violence est en lui, prête à se manifester à la première occasion. Preuve en est la description, à peine supportable pour le lecteur, d'une mise à mort, dont les détails nous portent à penser que l'écrivain en était le témoin direct sinon l'auteur.

Mais si les détenus sont exposés à la fois à la violence des gardiens et à celle des autres prisonniers, s'ils souffrent de toutes sortes de privations, ne sont-ils pas la cause première de leurs malheurs ? Abbott s'insurge avec véhémence contre une telle affirmation qui, d'après lui, ne fait que creuser le fossé entre les détenus et leur identité. Assumer la responsabilité des crimes commis, signifie nier la responsabilité que d'autres, notamment les tribunaux, vous ont attribuée :

*"I did not this to myself. [...] To say you are not responsible for the life of someone you killed in self-defense, not responsible for the circumstances that brought you to prison [...], is to be really responsible for your words and deeds" (S. 17-18).*

De toute façon, poursuit Abbott, c'est la société qui crée les conditions dans lesquelles des crimes ont lieu. C'est à la société, et à elle seule, que revient la responsabilité de tout acte de délinquance. Et s'il en est ainsi, il faut « resocialiser la société », non ceux que la société a amené à commettre des infractions à la loi. Espérer que la privation de la liberté puisse rendre les hommes meilleurs, est une illusion. Non que le pénitencier soit une école du crime, un mythe colporté depuis que la prison existe, mais elle nourrit, chez ceux qui en font l'expérience, la volonté de commettre des crimes :

*"No one has ever come out of prison a better man. [...] There is no one of them [prisoners] who comes to prison for the first time who is capable of the vast repertoire of crimes he is capable of when he finally gets out of prison. I'm not talking about the fine technicalities of, say, safe-cracking or the mechanisms of murder. I'm not talking about methodologies. No one learns those things in prison [...]: prisoners do not learn how to commit crimes from other prisoners. They know how to commit crimes [...]. Novels and the cinema teach more about how to commit successful crimes than anyone could possibly learn in prisons. What is forced down*

*their throats in spite of themselves is the will to commit crimes. It is the capability I am speaking of" (S. 120-21).*

Depuis Rousseau, la société – quelle qu'elle soit - est perçue comme la source de tous les maux, la référence ultime qui explique toute sorte de déficit individuel et transforme les êtres humains dans des zombies à la merci de forces en dehors de leur contrôle. Abbott ne fait que reprendre une thèse qui, dans les années 70 et jusqu'à l'avènement de la génétique, a constitué le paradigme de toute approche à la criminalité et à la peine. Ceci faisant, il contribue à dépouiller le détenu de son identité en tant que sujet agissant et responsable de ses actions, avant même que la prison puisse déployer sur lui ses effets devastateurs. Déplacer la responsabilité du crime et du châtement de l'individu vers des structures et des institutions sociales signifie déposséder les acteurs de leurs actions et de leur faculté d'être et de se sentir coupables : de ce qui en fait des êtres humains. Mais Abbott ne s'en soucie guère. Si les détenus sont comparables à des bêtes, ce n'est pas leur faute, mais bien la faute au système pénitentiaire :

*"It's the prison system in America that drives them [the prisoners] to outrage on one another. We are not to blame. We are not animals, but we are herded like animals. We are torn by the system of parole that rewards everything base and vile in a man".*

Selon Abbott, l'abrutissement des détenus est généré et entretenu par deux processus distincts : la culture du monde carcéral et l'institution de la libération conditionnelle. La première vient renforcer une image de l'homme basée sur les notions de fierté, d'intégrité et d'honneur et une logique de la violence comme outil incontournable pour se faire respecter, un respect basé sur la peur et la haine. Des mots comme « pardon », « compassion », « tolérance » sont ainsi rayés du vocabulaire de la prison. La deuxième, la libération conditionnelle, informe le

comportement des détenus qui se laissent prendre à ce piège, dans la mesure où l'espoir de sortir de prison avant le terme nourrit les penchants les plus pervers et mesquins. Appâtés par la perspective de la liberté, ils se prêtent à toute sorte d'humiliation pour gagner les faveurs des gardiens.

Si Abbott est prêt à admettre que les individus qui peuplent les prisons sont des criminels, il affirme avec autant de vigueur leur innocence, vu que la société qui les a condamnés est à l'origine de leurs actes. Leur place n'est donc pas au pénitencier, les criminels deviennent des victimes : d'une injustice d'abord, de l'impact d'une telle injustice sur leur santé mentale ensuite :

*"In prison, if I were asked the single most consistent cause of mental derangement in prisoners, I can tell you with utmost confidence: injustice. First and foremost, the injustice of the laws and courts of this land. The injustice of the prison administration could be endured if that were the only injustice" (S. 109).*

La critique de Abbott se déplace ainsi du monde carcéral vers le système de la justice et les pratiques des tribunaux, dont la fonction principale consiste non à appliquer la loi, mais à la détourner. Réduit au rôle de comparse, l'accusé regarde impuissant le juge passer outre les motifs et les raisons subjectives qu'il invoque et ne se tenir qu'aux faits confirmant ses propres préjugés. À ceci s'ajoute le fait que les tribunaux, selon l'écrivain, ne se lassent pas de faire la morale à l'accusé, mais ne se soucient guère de lui montrer la façon de laquelle éviter de commettre à l'avenir les mêmes erreurs :

*„A system of justice that does not instruct by reason, that does not rationally demonstrate to a man the error of his ways, accomplishes the opposite end of justice: oppression. No one in any prison in this country has ever been shown the errors of*

*his ways by the law. It is an annoyance no one involved in the administration of justice wants to be bothered with" (119).*

L'argumentation de Abbott est déroutante à plusieurs égards. Sans vouloir mettre en doute la pertinence de sa critique des tribunaux (d'autres écrivains avant lui ont donné de ces institutions des images encore moins reluisantes<sup>9</sup>), force est de constater qu'il change de fusil d'épaule d'une façon inattendue. Après avoir mis les crimes commis sur le dos de la société, il donne aux juges le pouvoir de « corriger » les fautes au niveau des individus. Il n'accorde à la prison aucun effet résocialisateur, mais attend des juges qu'ils amènent les accusés, par des arguments rationnels, vers une intégration dans la vie en société, cette même société qu'il voudrait voir détruite de fond en comble. En réalité, le discours de Abbott et les contradictions qui y apparaissent, renvoient à la situation dans laquelle il se trouve : une situation sans issue par son propre choix, comme il le reconnaît lui-même :

*"I wanted to be free so badly. Always I burned, truly burned, with the need to leave prison, to be free: to get away from this thing that was destroying my life irrevocably. I would sell my soul for freedom from prison, but I won't give an honest day's labor or 'behave' myself for an instant for the same thing. Is that not strange?" (84).*

Assoiffé d'une liberté qu'il ne connaît guère, Abbott n'est pas prêt à payer n'importe quel prix pour y accéder. Pour préserver une identité construite autour de son opposition au monde carcéral et de son statut de victime, il renonce consciemment à s'engager dans la voie menant à la liberté et choisit l'impasse de

---

<sup>9</sup> Voir en particulier Charles Dickens, *Black House*, New York, Penguin Classics, 1996, première parution en 1853 (trad. en français: *La maison d'après-vent*, Paris, Gallimard, 1979); Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 2005 (paru la première fois en 1942); Leo Tolstoï, *Résurrection*, Paris, Gallimard, 1981 (première parution: 1899).

la révolte à outrance, en sachant peut-être que de l'autre côté de la barrière d'autres obstacles vont se dresser devant lui. Devenu marxiste pendant son séjour en prison, la révolution est moins un programme d'action pour l'avenir qu'un exutoire intellectuel de la colère qui domine chacune de ses pensées. Malgré les connaissances acquises pendant son emprisonnement, Abbott reste d'après ses dires un serpent à sonnette, que le moindre mouvement fait réagir. Une image confirmée par les événements qui, quelques semaines après sa libération, le reconduiront au pénitencier et, quelques années plus tard, au suicide.

## *2. Les lettres de George Jackson: un dialogue à trois*

Les lois pénales des pays anglo-saxons, les États-Unis en particulier, connaissent une forme particulière de peine privative de la liberté: la sentence indéterminée. Au lieu de spécifier la durée de la peine, une telle sentence consiste à définir une durée minimum, laissant à l'administration pénitentiaire – en règle générale à la commission pour la libération conditionnelle – le soin de déterminer quand le condamné va sortir de prison. C'est à une telle peine que George Jackson, accusé d'un vol à main armée lui ayant rapporté la somme de 70\$, a été condamné en 1960. Il avait alors dix-huit ans.

Né à Chicago pendant la deuxième guerre mondiale, George Jackson passe son enfance dans le ghetto noir, fréquente l'école catholique, juste assez pour entrevoir la barrière qui le sépare du monde des blancs.<sup>10</sup> La rue représente pour lui, comme pour ses camarades, le seul espace de liberté : une liberté qui va de

---

<sup>10</sup> Ces informations sont tirées d'une lettre que George Jackson a écrite à son éditeur, qui lui demandait une courte autobiographie (reproduite dans: G. Jackson, Soledad Brothers, p. 3 et suiv.).

pair avec des petits larcins et ouvre la porte vers l'horizon presque inévitable de la prison. De la prison Jackson en a entendu parler par son grand-père qui, homme violent et intolérant des exactions perpétrées par les blancs, y fait des séjours réguliers. Mais, parce que banals, ces récits sont loin d'exercer sur lui un quelconque effet dissuasif. La vraie vie se passe dans la rue et bien qu'attaché à ses parents, Jackson vit sa vie : « *I did what I wanted* », écrit-il dans une de ses lettres. Pour le sortir du milieu dans lequel il évoluait, la famille déménage à Los Angeles en 1956, alors que George avait quinze ans. Mais la voie est désormais tracée et Jackson est envoyé à la maison d'éducation de Paso Dobles pour entrée avec effraction. L'expérience est traumatisante :

*The very first time, it was like dying. Just to exist at all in the cage calls for some heavy psychic readjustments. Being captured was the first of my fears. It may have been inborn. It may have been an acquired characteristic built up over the centuries of black bondage... I was not very well-equipped to deal with sudden changes* » (p. 13).

La privation de la liberté, qu'il compare à un état proche de la mort, ne l'empêche toutefois pas de parfaire sa formation intellectuelle et de découvrir la lecture. Parmi ses auteurs préférés : Jack London et Rafael Sabatini. Sorti de la maison d'éducation, George Jackson ne tarde pas à retomber dans le mode de vie qui était le sien avant son séjour à Paso Dobles et à se faire arrêter pour un vol à main armée, ce qui lui vaut une condamnation à une peine indéterminée.

Au pénitencier de St. Quentin, où il passe la plupart du temps en isolement, Jackson fait connaissance avec des membres du mouvement des *Black Panthers*, qui l'introduisent à la littérature révolutionnaire et le confirment dans son sentiment de révolte contre la double oppression - du capitalisme et des blancs - dont sont victimes les gens de couleur. Après son transfert en 1969 au pénitencier

de Soledad, les évènements se bousculent. Son ami J.W. Nolen et deux autres détenus noirs sont abattus par un gardien. En janvier 1970 Jackson, soupçonné d'avoir voulu ainsi venger la mort de son camarade, est accusé du meurtre du gardien John Mills. Quelques mois après, le frère de George, Jonathan, se présente arme à la main devant le tribunal de Marin County et prend en otage un juge et trois jurés, en revendiquant la libération des détenus de Soledad. Lors de la poursuite, Jonathan et trois otages sont tués par la police. Soupçonnée de lui avoir procuré les armes, Angela Davis, militante des droits civiques et membre du parti communiste, est mise sous accusation et incarcérée. Dans une Amérique secouée par la guerre du Viet-Nam et les mouvements de protestation qu'elle suscite, George Jackson devient une figure emblématique, son cas le paradigme de la répression. À la veille du procès – Jackson risque la condamnation à mort – des voix s'élèvent en sa défense. En France, Jean Genet invite la population américaine à lutter pour sa libération, comme elle l'a fait jadis pour les Rosenberg. Le 21 août 1971 George Jackson, revenu à St. Quentin, est tué par un gardien : suite à une tentative d'évasion avec prise d'otages selon les autorités pénitentiaires, à un complot de la police et de l'administration pénitentiaire pour ses partisans.<sup>11</sup>

Coupable ou innocent: cette mise à mort, George Jackson, l'avait pressentie comme conséquence logique de sa lutte contre le pouvoir établi. Quelques mois avant sa mort, il écrivait à son avocat Fay Stender :

*„ If they would reach me now, across my many barricades, it must be with a bullet and it must be final“ (p. 208).*

---

<sup>11</sup> Cf. Groupe d'information sur les prisons, L'assassinat de George Jackson, Paris, Gallimard, 1971; Jean Genet, L'ennemi déclaré. Textes et entretiens, Paris, Gallimard, 1991.

Parmi les instruments, dont Jackson s'est servi dans son combat, il y a les lettres écrites depuis le pénitencier à ses parents, ses amis, son avocat. Publiées peu après sa mort sous le titre de *Soledad Brothers*,<sup>12</sup> cette correspondance représente en réalité un moyen pour faire connaître aux autorités pénitentiaires sa volonté de résistance et pour témoigner de sa révolte contre une société raciste et capitaliste, dont il est la victime. Jean Genet présente ce livre comme « *un meurtre démesuré, jamais démentiel même si les misères et les fièvres de Jackson le conduisirent aux portes, jamais franchies de la folie* ». <sup>13</sup> Et c'est vrai que ces lettres dégagent dès les premières lignes une odeur de mort : mort qui l'attend derrière chaque coin de mur, mort programmée et désirée de tous ceux qui s'opposent à sa révolte. Du fond de son cachot, Jackson déclare la guerre aux blancs, au nom de la servitude qu'ils ont fait et font subir au peuple noir. Mais au-delà de la violence contrôlée de ces propos, il y a autre chose : une espèce de fierté d'avoir réussi – malgré ou grâce à la prison – à acquérir une conscience de soi et de son rôle dans le combat qui l'oppose à toute forme d'autorité.

Enfant de la rue, délinquant par tradition, Jackson trouve dans la solitude de sa cellule les conditions pour accéder à des connaissances et à des horizons lui permettant de donner un sens à sa vie. Il étudie, il lit, il réfléchit, discute avec des camarades ayant emprunté le même chemin avant lui. Son destin n'est plus écrit à l'avance, il se sent la force de rédiger un autre scénario. Peu à peu il prend conscience de sa propre situation et des conditions sociales qui la génèrent. Désormais son sentiment de révolte contre l'injustice de son emprisonnement va de pair avec la lutte contre une société américaine dominée par les blancs et basée sur l'exploitation systématique des gens de couleur. L'ennemi, c'est moins

---

<sup>12</sup> George Jackson, *Soledad Brother*. *The Prison Letters of George Jackson*, Chicago, Lawrence Hill Books, 1994 (publié pour la première fois en 1970). Traduction en français: *Les frères de Soledad*. *Lettres de prison de George Jackson*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>13</sup> Jean Genet, *Le rouge et le noir*, dans: *L'ennemi déclaré*, Paris, Gallimard, 1991, p. 101.

la prison en tant qu'entité physique, mais cet autre pénitencier de l'autre côté des murs et des barbelés qu'on appelle société.

Certes, la prison est une machine de destruction, mais les hommes dont elle se nourrit étaient déjà brisés avant de passer les portes du pénitencier. Jackson résiste et c'est paradoxalement la prison qui lui en fournit les moyens, en mobilisant son énergie et en nourrissant son sentiment de révolte. Mais le prix de sa résistance est élevé, car le poids de la répression est fonction de la résistance qu'il manifeste. Se détacher de tout sentiment, s'isoler, maîtriser sa colère : si de telles stratégies aident Jackson à sauvegarder sa dignité d'être humain dans un environnement deshumanisant, elles contribuent également à sa perte, dans la mesure où elles l'obligent à se séparer d'une partie de soi-même. La mort devient alors la seule issue imaginable. De cette spirale de violence et de destruction, Jackson en parle dans ses lettres, dont il sait qu'elles seront lues par les représentants de l'administration pénitentiaire et qui deviennent ainsi le moyen de communiquer à l'ennemi sa volonté inébranlable de ne pas céder d'un pouce.

L'intérêt de ces lettres ne s'épuise toutefois pas dans la condamnation du système carcéral, du racisme et de la société capitaliste américaine. Plus que l'histoire d'une volonté inébranlable de résistance, les textes de Jackson représentent une tentative désespérée et tragique de se faire comprendre par ceux qui lui sont chers : sa mère, son père, son frère. Le thème de l'incommunicabilité – de la souffrance, d'une attitude politique – devient ainsi le point central de son discours. Si Jackson est à même de faire face aux multiples privations matérielles que la prison lui impose, son impuissance face à l'incompréhension de ses proches l'amène au bord de la folie. Quoi qu'il écrive, ses messages et arguments se brisent régulièrement contre une barrière insurmontable, faite de lieux communs, de préjugés, d'ignorance.

Pauvres, mais non indigents, ses parents croient toujours au rêve américain, à la possibilité de se hisser en haut de la pyramide sociale à force de travail et de bonne volonté. George ne peut ou ne veut pas accepter une telle attitude. S'il comprend que le refus d'une prise de conscience de l'oppression est en partie le résultat d'un conditionnement social, il ne peut pas s'empêcher de considérer la *way of life* de ses parents comme une trahison à la cause de la race noire. Selon Jackson, la liberté de tout être humain repose sur la capacité à reconnaître les servitudes que toute structure sociale lui impose – à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison, peu importe. S'il est vrai que la vie au pénitencier „*it's just like the outside*“<sup>14</sup>, la liberté dont jouissent ses parents n'est qu'une illusion, entretenue au prix d'une lutte d'usure continuelle, de laquelle les noirs sortent toujours perdants :

*“Robert,<sup>15</sup> can you see how absurd you sound to me when you speak on ‘the good life’ or something about being a free adult? I know you have never been free. I know that few blacks over here have ever been free. [...] You must take off your rose-colored glasses and stop pretending. [...] How do you think I felt when I saw you come home each day a little more depressed than the day before? How do you think I felt when I saw you look around and see your best efforts go for nothing?” ( p. 68).*

Le message que Jackson fait parvenir à son père avec une insistance proche de l'obstination est toujours le même : la seule façon de se libérer des contraintes et des conditionnements externes, consiste à se débarrasser d'une attitude qui prend pour acquis l'ordre existant. À quoi son père répond que la belle vie est celle dont jouissent les citoyens respectueux de la loi et de l'ordre établi. Une belle vie à laquelle même les gens de couleur peuvent accéder. Malgré la

---

<sup>14</sup> p. 24

<sup>15</sup> Robert: le prénom du père de George Jackson

privation de la liberté, Jackson se considère un homme libre, dans la mesure où sa révolte lui laisse entrevoir ce que pourrait être la « vraie » liberté. Le père utilise l'emprisonnement de son fils pour se percevoir comme un homme libre. À travers ce dialogue de sourds, où chacun essaie de détruire les illusions de l'autre pour préserver les siennes, il est toutefois possible de percevoir comment la prison joue un rôle primordial dans le discours de l'un et de l'autre. Symbole de l'oppression et de son statut de victime pour George, le pénitencier apparaît dans les répliques de son père comme le seul moyen de définir la liberté dans une société faite de contraintes. La liberté serait donc constituée par l'ensemble des possibilités d'action dont les prisonniers sont privés.

Jackson ne s'avoue pas vaincu et poursuit dans ses efforts de persuasion. Vu que les arguments rationnels ne portent pas, il opère une inversion des rôles respectifs, consistant à s'apitoyer, lui, le détenu, sur le sort de ceux qui, de l'autre côté des murs, sont « condamnés » à mener une vie de misère et de souffrances :

*"He [le père de George] stayed with us, worked sixteen hours a day, after which he would eat, bathe and sleep - period. He never owned more than two pairs of shoes in his life and in the time I was living with him never more than one suit, never took a drink, never went to a nightclub, expressed no feelings about such things, and never once reminded any one of us, or so it seemed, never expected any notice of the fact that he was giving to us all of the life force and activity that the monster-machine had left to him" (p. 240-41).*

*"Where were you and what were you doing when you were my age? I'll bet you were not doing too much better than I am now. You probably were not in prison, [...] but was your standing socially and economically speaking any better than mine?" (p. 101)*

Dans ce débat sur la liberté, Jackson confronte son père avec la vie de misère que la société lui impose, à ne pas confondre avec celle non moins misérable qu'il a lui-même choisi de vivre en prison. La différence entre les deux contextes de vie est à chercher dans le fait que l'illusion de liberté dont croit bénéficier son père l'empêche de diriger son regard vers ce qui, selon Jackson, représente la « vraie » liberté, à savoir celle que seulement une société plus juste et plus humaine est à même de dispenser :

*"Just existing, life without joy, without real meaning does not appeal to me at all. [...] I have faith in the fact that we, the majority of people on earth, can live with and complement each other's existence if we rid the earth of the barbarous influence spread by this inhuman, unnatural minority. My faith in life holds still to the principle that we men of color will soon make a harmonious world out of this caotic travesty of fact. But first we must destroy the malefactor and root out all of his ideals, moralities and institutions. [...] I do not want to live in this world as it is" (p. 100).*

Jackson doit se rendre à l'évidence: ses efforts de persuasion se brisent contre un paradigme de non-communication, que l'emprisonnement vient renforcer. La solitude qui le fait souffrir n'est pas en premier lieu celle du cachot, mais bien celle qui jaillit de ce qu'il considère comme une trahison. Ni son père ni sa mère le comprennent, ils font désormais partie des ennemis :

*"If a person doesn't stand with me, he stands against me to my way of thinking. I feel that you have failed me Mama. [...] You are a woman, you think like a bourgeois woman. This is a predatory man's world. The real world calls for a predatory man's brand of thinking" (p. 45).*

Mère ou père, homme ou femme : la polarisation des rapports sociaux, inhérente à la position radicale de Jackson, fait disparaître toute distinction de rôles, hormis le clivage entre « ami » et « ennemi ». S'il a besoin du soutien de ses parents, il n'est pas prêt à l'accepter sans conditions. Il faut que ceux-ci comprennent son point de vue et respectent ses opinions, puisque l'attachement à ses convictions est le seul luxe que Jackson peut se permettre :

*"I say this with confidence because of my certainty that you would never ask me to please you by surrendering my mental liberty and self-respect; I wouldn't want to live were these, my last two real possessions, to be lost. [...] You must listen to me" (p. 49).*

Ce que Jackson demande à ses parents, n'est ni de monter sur les barricades ni de se faire les porte-voix de sa lutte contre la société capitaliste. Il veut tout simplement qu'ils l'écoutent, non comme détenu, mais comme personne, avec les convictions qui lui sont propres. Ceci faisant, il remplace une illusion avec une autre. S'il s'est débarrassé de l'idée d'une liberté atteignable au sein des rapports de force existants, il continue à croire à la possibilité d'une communication sans malentendus, oubliant que paradoxalement c'est grâce à ces derniers que les relations interpersonnelles sont possibles.<sup>16</sup> C'est une réalité que Jackson ne peut pas accepter, dans la mesure où le sens qu'il a donné à sa vie et l'identité que la prison l'a aidé à construire, ne tolèrent pas de compromis. Le désespoir qu'il ressent face à l'incompréhension de son entourage le rend aveugle à toute revendication avancée par ses interlocuteurs. Les sacrifices consentis par sa mère donnent un sens à sa vie de même que la révolte de Jackson contre la prison. S'il juge sévèrement une telle attitude, c'est qu'il n'est pas prêt à admettre que de tels

---

<sup>16</sup> Voir à ce propos V. Crapanzano, *Hermes Dilemma and Hamlet's Desire. On the Epistemology of Interpretation*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, en particulier la citation à la page 19: *šDos Passos was here, and we had a nice evening ó we never quite understand each other and perhaps that's the best basis for an enduring friendshipõ* (aus einem Brief von F. Scott Fitzgerald).

sacrifices ne sont pas dictés par une structure sociale spécifique, mais bien par les contraintes de toute vie en société :

*“You have escaped it by surrendering your self-determination and freedom of thought in a tranquilizing conformity to the wishes of whoever may hold the strings” (p. 51).*

Il veut être compris et refuse en même temps d’écouter les autres, tout en cogitant sur les raisons de ce manque de communication, dont il est en partie responsable. C’est ainsi que Jackson est amené à faire de la prison et des souffrances qu’elle lui impose la clé de tout ce qui s’oppose à une compréhension mutuelle. S’il est vrai que c’est la vie en pénitencier qui a fait de lui un révolté, alors le refus de ses parents de prêter l’oreille à ses arguments ne peut s’expliquer que par un déficit de souffrance : étrangers à l’expérience de la prison, ils ne souffrent pas autant que lui, il ne peuvent donc pas comprendre :

*“If you could live my life one week and see the things I see, feel the pain I feel, and die a little bit each day as I do, all your illusions and apparitions would vanish” (p. 87-88).*

Mais la souffrance à elle seule ne suffit pas, encore faut-il être capable de l’assumer sans devoir recourir à l’aide d’autrui. Il faut savoir puiser l’énergie nécessaire en soi-même. Enfermé dans un volontarisme qui n’est pas sans rappeler les lettres d’Antonio Gramsci,<sup>17</sup> Jackson se pose au-dessus de la mêlée, la volonté de résistance faisant de lui un homme différent :

*“Ordinary people, the mediocre, need to feel or believe in something greater than themselves. It gives them false security and it makes them feel that help may be*

---

<sup>17</sup> Cf. Antonio Gramsci, *Lettere dal carcere*, Torino, Einaudi, 1972

*forthcoming. This is self-delusion in the extreme. [...] When I need strenght, I reach down within myself. I draw out of the reserves I've built - the necessary endurance to face down my opposition. I call on myself, I have faith on myself" (p. 88).*

Comme les prisonniers de Dostojevski<sup>18</sup>, qui du haut d'une colline jettent un regard amusé sur un cortège de mujiks qui défilent devant eux, luttant contre le vent et la neige, Jackson se nourrit d'un sentiment de supériorité vis-à-vis de ceux qui, de l'autre côté des murs, se contentent de mener une vie ordinaire et bien rangée. Le pénitencier devient une métaphore de la « Montagne magique » de Thomas Mann,<sup>19</sup> d'un point de vue surélevé permettant à ceux qui l'atteignent de découvrir la mesquinerie et l'uniformité bornée de ceux qui peuplent le fond de la vallée. La différence de perspective inhérente à sa situation donne à Jackson la force non seulement pour supporter la souffrance, mais pour lui donner un sens. C'est le prix à payer pour alimenter sa résistance face à la prison, à la société, à l'incompréhension :

*"What I do feel is the urge to resist, resist, and never stop resisting or even think of stopping my resistance until victory falls to me" (p. 127).*

La résistance de Jackson va au delà des infractions au règlement de la prison et de l'opposition ouverte à toute forme d'autorité. Sa lutte ne s'adresse pas en premier lieu à l'institution pénitentiaire, mais bien à l'exploitation et à la discrimination dont la population de couleur est victime. Face à la force destructrice de la prison, Jackson se plie, pour mieux pouvoir y résister: non par adaptation, mais par la discipline qu'il s'impose. En prenant ses distance de tout sentiment ou attente personnelle, il se débarrasse de tout poids faisant obstacle à

---

<sup>18</sup> F. Dostojevski, Souvenirs de la maison des morts, Paris, Gallimard, 1977

<sup>19</sup> T. Mann, La montagne magique, Paris, Le livre de poche, 1991

son engagement. L'horizon de Jackson n'est pas son propre destin, mais celui de l'humanité:

*"I have completely repressed all emotion; have learned to see myself in perspective, in true relation with other men and the world. [...] Neglect and loneliness have no effect whatever on me anymore. I feel no pain of mind or body, and the harder it gets the better I like it. I must rid myself of all sentiment and remove all possibility of love" (p. 38).*

Grace à une telle autodiscipline, les conditions de détention, si terribles soient-elles, perdent de leur mordant. Jackson est désormais libre de choisir ses objectifs et d'attendre le moment propice à leur réalisation:

*"I brace myself to my task, never doubting in my ability to struggle on. I feel no defeat could overcome me, and fear no evil but fear itself perhaps. I have removed this emotion from my mind completely, and I languish in misery, waiting. This is a big part of the battle: waiting for the correct moment and then having the courage and wit to move when the time is right. The living condition, though bad, have no effect upon me physically" (p. 60).*

Ceci ne signifie pas pour autant que Jackson soit à l'abri des effets dévastateurs de la prison. Entre les lignes, et parfois explicitement, des blessures – physiques, psychiques – apparaissent, la volonté de résistance laisse parfois la place au découragement:

*"My life here is slowly becoming one of complete alienation. [...] My future is about as sound as a three-dollar-bill" (p. 63).*

*"I am holding off the ill effects of the concentration camp as best as I can. It seems a losing battle however" (p. 115)*

*"Try to remember how you felt at the most depressing moment in your life, the moment of your deepest dejection. You no doubt have had many. That is how I feel all the time, no matter what my level of consciousness may be, asleep, awake, in between" (p. 178).*

Tout en essayant de garder intacte sa force de résistance et de convaincre ses proches que rien ne peut l'atteindre, sa façade commence à présenter des fissures. Dans ses dernières lettres, des doutes apparaissent, le désespoir se glisse à travers des mots qui se veulent rassurants. La détermination et la maîtrise de soi font place à une attitude où dominant le fatalisme et le pessimisme; le rêve d'une société meilleure fait place à une conception de la vie façonnée par le hasard et la bêtise humaine:

*"Life is at best a nebulous shadow, a vague contingency, the merest of possibilities to begin with. But men in general (myself most emphatically included), being at best complete and abject fools, have rendered even what small possibilities there were to love and learn null and void. [...] If I can bend circumstances to my will I succeed. If not - I'm off the cycle" (p. 73).*

Ce qui lui reste, c'est son intégrité. Bien qu'il n'ait pas tout à fait abandonné l'espoir de pouvoir un jour quitter la prison, Jackson n'est pas prêt au compromis. Dans sa philosophie du tout ou rien, ce qui compte est la cohérence entre pensée et action, quitte à devoir sacrifier sa liberté. „To be a man“: voilà ce qui compte vraiment. Dans cette formule refait surface le concept de dignité, au

sens propre du terme, mesurée non à l'adéquation des conditions de vie, mais à la faculté d'être fidèle à soi même.<sup>20</sup>

*“Although I would not like to leave my bones here on the hill [im Gefängnis], if it is a choice between that and surrendering the things that make me a man, the things that allow me to hold my head erect and unbowed, then the hill can have my bones” (p. 101).*

Prisonnier de son intransigeance, Jackson ne peut que crier vengeance. La prison n'a pas réussi à briser sa volonté, mais a fini par exacerber à l'extrême la violence de ses sentiments:

*“This monster - the monster they have engendered in me will return to torment its maker, from the grave, the pit, the profoundest pit. [...] I'll crawl back to dog his trail forever. They won't defeat my revenge, never, never. I'm part of a righteous people who anger slowly, but rage undammed. [...] I'll never forgive, I'll never forget, and if I'm guilty of anything at all it's for not leaning on them hard enough” (p. 222).*

Jackson a dû se rendre compte qu'il est arrivé au bout de son chemin. Ses sentiments, longtemps retenus, percent le mur de la raison révolutionnaire et se manifestent ici avec une intensité sans pareil. Le combattant devient un monstre assoiffé de vengeance. Le sentiment d'être victime d'une injustice démesurée lui font abandonner toute retenue. Ceci faisant, il livre à ses ennemis la munition qui servira à légitimer son exécution.

---

<sup>20</sup> Cf. à ce propos T. De Koninck, Archéologie de la notion de dignité humaine, dans: De Koninck et Larochelle (Eds.), La dignité humaine, Paris, Presses universitaires de France, 2005, pp. 13-50.

Claudio Besozzi

Août 2011